

Et quand de l'an nouveau l'heure sera sonnée,
Sombre airain, chœurs naïfs, claviers harmonieux,
Pour offrir au Très-Haut l'aurore de l'année,
Orgue, cloches, enfants, chantez à qui mieux mieux !

LOUIS FRÉCHETTE.

LE MÉDECIN MORT DE LA RAGE.

Le docteur V., médecin à Livron, département de la Drôme, avait été mordu par un chien enragé.

Le Vendredi-Saint, en venant de visiter ses malades, il se plaignit d'une douleur au bras, puis à l'épaule, puis à la gorge. Il se sentit perdu.—Un accès de rage se déclara.—Liez-moi ! liez-moi ! s'écria-t-il aussitôt, et faites venir M. le curé.

Le curé, quoique malade lui-même, accourt. Il trouve l'infortuné docteur couvert de sang... Dans son accès de rage, il s'était arraché les cheveux et déchiré la figure.—Oh ! que je souffre ! Monsieur le curé, que je souffre ! oh ! que j'ai besoin de Dieu ! priez, oh ! priez bien pour moi.—Embrassez-moi ! Le prêtre l'embrasse avec transport, et se met à pleurer et à prier.

Le malade en fut soulagé, s'en montra reconnaissant ; il parut se recueillir.— Ah ! voilà bien le bon prêtre, dit-il en fixant sur l'abbé B. ses yeux pleins de larmes ; voilà ce que c'est qu'un curé ; les autres ont peur de me toucher la main ; lui m'embrasse couvert de sang..... Oh ! que vous me faites de bien ! Je vais mourir, Monsieur le curé, mon ami, mais Dieu me soutiendra..... Vous ne m'abandonnerez jamais, n'est-ce pas ?— Le curé le lui promit, et il a tenu parole.

.....Après que le malade eut communié, comme il était plus calme, le prêtre lui disait que Dieu pouvait le rendre à la vie : Oh ! je le lui demande, dit le docteur avec attendrissement ; je le lui demande pour ma pauvre mère... pour ma malheureuse femme... pour mon enfant.— Il se recueillit et ajouta : Mon Dieu ! mon Dieu ! je m'abandonne à votre sainte volonté !

Il y avait là des assistants tout émus. Le malade se tourna vers eux : Mes amis, leur dit-il, on ne fait pas d'hypocrisie en présence de la mort ; je vais mourir ; souvenez-vous de la parole d'un mourant : le catholique qui n'ose pas pratiquer sa religion est un lâche !— Le curé se mit à faire des prières. Oh ! que la prière me rafraîchit ! dit le malade. Mes amis, priez, oh ! priez.— Puis il donnait à ses confrères, accourus pour lui prodiguer les secours de leur art et les marques de leur amitié, il leur donnait des renseignements sur l'état de ses malades, pour que ceux-ci ne fussent pas victimes de son absence et de son malheur.

Plus souvent il leur parlait de Dieu, de la nécessité de la religion, et toujours avec une lucidité d'esprit, avec une vivacité de foi qui les jetait dans l'admiration.